Le traducteur face à l'interdisciplinarité

Nicolas Froeliger
froeliger@wanadoo.fr

Je commencerai par me présenter brièvement. Traducteur technique de profession, je me suis aussi intéressé à la littérature américaine contemporaine, au moment où je débutai dans la traduction. Pourquoi cet apparent saut de côté ? Notamment parce que j'avais besoin de connaître le fonctionnement du langage dans la fiction pour avoir un point de vue extérieur à partir duquel envisager ma pratique quotidienne de la traduction technique. Du fait de ces deux centres d'intérêt, que je crois avoir de la traduction technique une bonne connaissance pratique et des phénomènes littéraires une certaine connaissance théorique. Je fais donc confiance aux théoriciens de la traduction technique et aux praticiens de la traduction littéraire pour rectifier d'eux-mêmes les éventuelles inexactitudes qui pourront se glisser dans ma contribution.

Difficulté conjoncturelle et difficulté structurelle

Lorsqu'un traducteur entend le mot difficulté, il pense à la rencontre de deux types de problèmes. Des problèmes structurels et des problèmes conjoncturels. La difficulté conjoncturelle, ce sont avant tout les délais, qui empêchent parfois de maîtriser pleinement le sujet. Ce sont aussi les textes matériellement ou métaphoriquement illisibles, les lubies de la clientèle (qui ne sont pas si rares), l'obligation d'harmoniser le texte que l'on traduit avec les éventuelles traductions - bonnes ou mauvaises - réalisées précédemment, dans le cas des échanges épistolaires, par exemple. Ces difficultés conjoncturelles sont certes une réalité quotidienne pour le traducteur, mais il n'y a pas véritablement là de quoi théoriser. Nous nous intéresserons donc aux difficultés structurelles. Ce sont les difficultés intrinsèques à ce que l'on appelle l'opération traduisante, des difficultés qui n'existeraient que dans un monde idéal, où l'on disposerait de tout le temps et de tous les moyens nécessaires pour avancer. C'est ce qui fait le charme des colloques tels que celui d'aujourd'hui : on a l'impression d'y débattre dans un monde d'idées platoniciennes, loin des réalités déprimantes de la traduction quotidienne.

Mon propos étant maintenant délimité dans sa portée, je me propose de regrouper sous le terme d'interdisciplinarité trois problématiques liées à la cohabitation de différentes formes de langues. Je parlerai tout d'abord de la coexistence entre la langue de tous les jours et les langues de spécialité auxquelles sont confrontés les traducteurs techniques. Je parlerai ensuite de la difficulté qu'il y a à faire tenir ensemble les savoirs essentiellement hétérogènes que forment ces différentes disciplines de spécialité. Je parlerai enfin d'une forme supérieure d'interdisciplinarité : celle qui apparaît dans la rencontre de la technologie et de la fiction.

I. Langue universelle et langues de spécialité

Qu'est-ce qu'un traducteur technique ? En première approximation, un traducteur technique, c'est quelqu'un qui, pour se guider dans son travail, doit se livrer à une opération de compréhension et de réexpression en procédant comme s'il se

déplaçait sur un échiquier. Les cases noires, c'est la langue. Les cases blanches, ce sont les connaissances techniques qu'il a acquises. S'il ne connaît pas suffisamment la technique considérée, notre traducteur peut choisir de sauter de case noire en case noire et se repérer uniquement à partir des faits de langue. S'il ne connaît pas suffisamment bien la langue, ou bien si le texte d'origine a été écrit dans une langue étrangère à l'auteur - c'est le Tchèque qui écrit en anglais, dont nous parlions tout à l'heure -, le traducteur pourra à l'inverse décider de sauter de case blanche en case blanche, en se repérant à partir de ses connaissances techniques, des équations, des illustrations, pour combler les vides que renferme la langue. Dans un cas comme dans l'autre, il prend un risque. Et le seul moyen, dans le monde idéal dont je parlais plus haut, d'aboutir à une traduction de qualité, consiste pour ce traducteur à se déplacer sur ce qu'on appelle le fil du rasoir, en tirant la substance de sa traduction à la fois du langage et des connaissances techniques. Grâce à la distance qu'il aura par rapport à ces deux types d'indicateurs, il pourra répondre en s'aidant de la langue aux questions que lui pose la technique et en s'aidant de la technique aux problèmes linguistiques qu'il rencontrera.

L'existence de langues de spécialité n'est pas en soi une difficulté

La difficulté se trouve-t-elle dans l'existence des langues de spécialité, que nous allons dans un premier temps considérer individuellement ? Je serais tenté de répondre non. Il s'agirait plutôt d'une contrainte. Et comme toute contrainte, elles ont plutôt tendance à faciliter le travail. Dans la sphère littéraire, d'où nous avons choisi de tirer nos exemples, c'est ce que démontre avec brio un ouvrage comme La Vie mode d'emploi, de Georges Perec. Ce qui est difficile, en traduction comme ailleurs, c'est de choisir et de s'orienter. Lorsque la structure de votre langage de spécialité vous oriente, vous ne risquez pas de perdre le nord.

Ainsi, en traduction juridique, le fait que l'expression anglaise *Now, it is hereby agreed as follows* se traduise par "Les parties sont convenues de ce qui suit", ce qui n'est pas, à proprement parler une traduction littérale, est tout sauf une difficulté : c'est une facilité. C'est un problème résolu d'avance. Il suffit de connaître la formule. Dans le même ordre d'idées, les procès-verbaux de réunion sont écrits au passé en allemand et en anglais, alors qu'ils s'écrivent au présent en français : pour le traducteur, le fait de savoir cela balise le travail et lui facilite la tâche. Il n'a pas à choisir quel temps adopter. En ce sens, la traduction technique se révèle - contrairement aux apparences - plus facile que, par exemple, la traduction de presse, car la première nécessite seulement des connaissances, alors que la seconde nécessite une *culture*, ce qui prend un peu plus de temps à acquérir.

Difficulté et entropie

En fait, dans cette cohabitation entre langue générale et langues de spécialité, la véritable difficulté tient au fait que ces dernières tendent à l'entropie : plus un langage est spécialisé, plus il peut se permettre de se passer de liaisons, de références à l'extérieur, d'expressions développées. Plus il se rapproche, en somme, de l'abstraction. C'est le règne des abréviations, des raccourcis, de l'implicite.

L'utilisation de ce langage entropique par les ingénieurs d'une spécialité veut dire, en quelque sorte : nous ne nous adressons pas au monde extérieur, mais à une petite

confrérie de spécialistes. Nous sommes entre nous. On entre alors dans une société fermée, avec ses codes, ses tics et ses rites.

C'est peut-être William Gaddis qui exprime le mieux cette problématique, dans son dernier roman : « *Every profession is a conspiracy against the public ; every profession protects itself with a language of its own* [...][1] ». Traduction libre de cette formulation délicieuse : tout corps de métier est un complot ourdi contre le reste du monde et ce complot v**Erreur ! Source du renvoi introuvable.**ise à rendre opaque son fonctionnement au non initié. Cela ressemble à une boutade, mais c'est en fait une donnée historiquement avérée.

Cependant, cette opinion est une vue de l'extérieur. Vue du public, ou d'un traducteur qui ne connaît pas encore le contexte de ce qu'il va être amené à traduire. Vu de l'intérieur, au contraire (c'est-à-dire pour le spécialiste du domaine considéré), les termes et tournures spécifiques sont une source de clarté et de compréhension immédiates. Ils sont appréciés parce qu'ils permettent d'aller immédiatement à l'essentiel : le reste n'est que verbiage.

On peut ramener ce dilemme à un problème de point de vue : c'est en réalité ce qui est censé rendre les choses claires au spécialiste qui les rend incompréhensibles au profane (et accessoirement au traducteur). Les équations en sont un bon exemple.

Dans ce contexte, la difficulté, pour le traducteur, consistera à savoir où se situer. Il lui faudra non seulement savoir à quoi correspond la réalité visée par ce type d'expression (mais cela, on suppose qu'il sait le faire), mais surtout définir où il doit se situer par rapport à cette forme de savoir : est-ce qu'il doit vulgariser, c'est-à-dire expliquer, développer pour aller s'exprimer devant un auditoire universel, ou est-ce qu'il doit s'intégrer à cette petite confrérie d'individus qui sont initiés aux raccourcis de leur langage de spécialité, ce *cercle magique* des initiés ? Problème d'aiguillage, d'orientation, de choix.

A l'évidence, pour pouvoir choisir en toute liberté, le traducteur doit être capable de faire aussi bien l'un que l'autre. Il se trouve ainsi placé dans une situation qui rappelle le monde baroque, avec ses jeux de miroirs, ses plis et ses hésitations entre l'intérieur et l'extérieur.

Notre traducteur doit ainsi être capable, selon les situations, d'ajouter les unités de sens qui ont disparu sous l'action de l'entropie et - ce faisant - de se rapprocher de la langue générale (les cases noires du début de cette contribution), ou bien de maintenir, voire d'augmenter le caractère entropique du texte qu'il aura à traduire (les cases blanches), sans pour autant, bien sûr, que ce texte reste sibyllin à ses propres yeux. C'est une discipline qui demande du temps et du jugement, mais qui s'acquiert, comme on apprend à jouer à la marelle.

II. La cohabitation des langues de spécialité

Langue ouverte et langues fermées

---

[1] William GADDIS, A Frolic of his own; a novel, Poseidon Press, New York, 1994, 586 pages, p. 284.

Cette comparaison nous ramène à nos cases blanches et noires. Par définition, les cases noires, c'est-à-dire la langue générale - restent constantes quelles que soient les disciplines envisagées. En revanche, le corpus de connaissances, et donc les langues de spécialité dont il s'accompagnent - et varient considérablement - selon les techniques. De toute évidence, le langage n'est pas le même d'un jargon professionnel à l'autre. Les techniques à considérer doivent donc être envisagées une par une, chacune ayant sa coloration propre. Ici, ma première approximation, qui distinguait cases noires et blanches se révèle peut-être un peu sommaire.

On peut donc, pour affiner notre propos, considérer que la distinction entre langue générale (au singulier) et langues de spécialité (au pluriel) tient dans l'opposition entre ouverture et fermeture. Il y a, d'une part, la langue infiniment ouverte que l'on trouve, par exemple, dans la presse, et qui est le patrimoine de toute une communauté linguistique : c'est la langue illimitée, non bornée, dont la maîtrise, nous l'avons vu, suppose une culture. Il y a, d'autre part, les langues techniques, qui sont des langues fermées, distinctes les unes des autres. La langue des électriciens n'est pas la langue des analystes financiers, qui n'est pas non plus la langue des sociologues. Le meilleur exemple de langue fermée nous est sans doute fourni par celle des contrats, puisqu'elle s'attache en premier lieu à donner une définition et une appellation à tout ce qu'elle touche, avec des expressions telles que : "*hereinafter refered to as*..." ("ci-après désigné par..."). Le travail du traducteur technique, c'est donc de maîtriser, au départ et à l'arrivée, non seulement la langue courante, mais aussi les différentes langues techniques dans lesquels il traduit et de savoir distinguer ce qui revient aux uns et aux autres.

Exemple, l'anglais *unit*, terme polysémique s'il en est, peut se traduire, selon les disciplines, par *uni*té, *groupe* (étrangement), *grandeur de référence, composant, ensemble, équipement unitaire, appareil, machine, dispositif, élément de code* ou *individu*. Ce sont des propositions que j'ai trouvées dans un dictionnaire technique bilingue, instrument à la fois indispensable et extrêmement dangereux pour le traducteur. Ce sera à ce traducteur de déterminer que le terme qu'il cherche à rendre sera, en français, *groupe de production* (terme qui ne se trouve dans aucun dictionnaire) en électrotechnique, que tel sens relève de l'informatique, que tel autre est tout bonnement faux, ou inusité, etc. A l'inverse, il arrive que la même réalité renvoie à deux notions linguistiques différentes dans les langages professionnels où elle s'inscrit. En électrotechnique, l'anglais *substation* se traduira par *poste de transformation* dans le contexte des réseaux électriques classiques, et par *station de transformation* dans le contexte ferroviaire. C'est la même électricité, la même fonction, et pourtant, ce ne sont pas les même termes en français. On retrouve là le problème du choix, qui est l'alpha et l'oméga de toutes les difficultés que recouvre ce métier.

Dans ces conditions, comment s'y retrouver lorsqu'on est contraint de jongler avec différentes techniques ? Certes, il importe tout d'abord d'assimiler quelques concepts clés sans lesquels on ne peut pas comprendre une discipline (par exemple, dans les textes de conjoncture en traduction financière, la notion de cycle et celle d'anticipation, la nature des produits et le fonctionnement général de leur échange), mais il y a plus important. Il s'agit de parvenir à visualiser ce que l'on traduit. Notre traducteur doit savoir que lorsqu'un économiste pense, il pense en termes de diagrammes. Lorsque c'est un électricien, en revanche, il faut chercher par où passe le fil. Lorsque c'est un mathématicien, c'est en termes d'opérations, de transformations et de domaine de définition. Pour bien traduire dans un domaine

technique, il faut ainsi une bonne connaissance des espaces de représentation du domaine en question. *In fine*, un traducteur technique ne s'en sortira jamais s'il ignore la différence entre le haut et le bas, la gauche et la droite, l'entrée et la sortie. Plus généralement, pour arriver à faire tenir ensemble les savoirs hétérogènes auxquels il est confronté, le traducteur technique devra apprendre à manier les formes, dans sa compréhension et dans son expression. On débouche ainsi pratiquement sur une réflexion sur le symbole, c'est-à-dire sur les formes élémentaires qui sous-tendent, entre autres choses, l'organisation des techniques et des formes de pensée. C'est de cette manière que notre traducteur a une chance d'opérer une synthèse entre les techniques hétérogènes qu'il pourra aborder.

Les questions de langue ne viennent qu'après. Le traducteur technique doit *traverser* le langage pour aller chercher l'*intention* d'un texte, pour *visualiser* la réalité que ce texte recouvre et pour réexprimer le tout de la manière la plus claire possible aux yeux du destinataire de son texte. Là est la vraie difficulté. On pourrait appliquer à la tâche du traducteur technique la fameuse phrase par laquelle Wittgenstein exprime l'intention de son premier et fameux *Tractatus logico philosophicus* : "Tout ce qui peut se dire peut se dire clairement.[2]"

Nous avons donc vu qu'il existait deux formes d'interdisciplinarité pour le traducteur technique :

- c'est tout d'abord le rapport entre la langue courante et une langue de spécialité donnée,

- c'est ensuite le rapport entre les différentes langues de spécialité.

Nous allons maintenant nous intéresser à une troisième forme d'interdisciplinarité : la relation entre les langues techniques et l'expression littéraire.

III. La fiction et les langues techniques

Une longue histoire d'amour

Il existe, c'est difficile à nier, une certaine incompréhension, dans certains cas, même, un certain mépris entre ce que l'on appelle les littéraires et les techniciens. Lorsqu'un traducteur technique veut dire du mal d'un confrère sans en avoir l'air, il lui suffit de dire qu'il traduit très bien mais peut-être de façon un peu littéraire, et le tour est joué... J'imagine que l'inverse est également vrai. Cependant, lorsqu'on se penche un moment sur l'histoire de la littérature, on constate que cette incompréhension concerne les utilisateurs et les critiques, mais certainement pas les auteurs. Dans le domaine romanesque, il existe au contraire une longue histoire d'amour entre littérature et technique. On peut ainsi remonter jusqu'à Homère, où l'on trouve toute sorte de passages sur la menuiserie, ou la marine, ou à Hésiode, dont Les Travaux et les jours sont à la fois une oeuvre littéraire phare de la Grèce antique et une mine de renseignements très précis sur les modes de production agricoles

---

2 Ludwig WITTGENSTEIN, Philosophical Investigations, 1945, traduction française par Pierre Klossovski, Investigations philosophiques, Gallimard, Paris, 1961, introduction.

aux VIIIe et VIIe siècles avant notre ère. Beaucoup plus près de nous, au XVIIIe siècle, Diderot dans Jacques le fataliste et Sterne dans Tristram Shandy ont abondamment puisé dans le domaine technique. Encore plus près, il faut rappeler que La Recherche du temps perdu, c'est aussi l'occasion, pour Proust, de nous décrire, avec force détails, l'apparition du transfert de courrier par le réseau pneumatique à Paris, celle de la voiture, celle de l'éclairage électrique dans les maisons, du téléphone (scène fameuse), de l'aviation, des dirigeables. Ce courant va prendre encore plus de force dans la littérature autrichienne, avec les Somnambules de Broch et L'Homme sans qualités de Musil. Aujourd'hui, c'est dans la littérature américaine qu'il est le mieux représenté : chez William Gaddis, dont nous avons parlé plus haut, chez Thomas Pynchon, chez Don De Lillo, notamment. Avec ces auteurs, l'interrogation sur la technique et sur la technologie est au centre de la fiction, parallèlement, d'ailleurs à l'affaiblissement de la notion de personnage.

Pourquoi cette histoire d'amour entre fiction et savoir technologique ? Peut-être parce que la littérature, comme la technique, est obsédée par ce qui n'a jamais été dit, écrit, ou réalisé auparavant. Ce sont deux disciplines qui sont fascinées par les *premières fois*.

Pour autant, l'expression littéraire et l'expression technique ne font pas appel aux mêmes qualités. Il s'en faut même de beaucoup. Le traducteur confronté à un ouvrage qui puise dans le savoir technologique doit alors concilier les qualités du traducteur technique et celles du traducteur littéraire. Et là se trouve une difficulté majeure.

JR de Gaddis, c'est le roman de l'informatique et de la Bourse. A Frolic of his own, du même Gaddis, c'est la langue juridique. Gravity's Rainbow, de Pynchon, c'est la balistique, les mathématiques, la chimie, la physique, l'architecture, et bien d'autres choses. Mu par une curiosité malsaine, je me suis un peu penché sur les traductions françaises des romans de Pynchon. Du point de vue littéraire, c'est assez brillant, mais dès qu'une notion technique intervient, on se rend compte que le traducteur n'a rien compris : ce ne sont pas les bons termes, ce ne sont pas les bonnes tournures, ce n'est pas bien replacé dans le contexte.

Certes, bien souvent, dans les romans en question, les personnages - de même que le lecteur - sont submergés par la complexité et l'amoncellement des données techniques auxquelles ils sont confrontés. C'est même un moteur de l'intrigue. Ce que l'on constate malheureusement, et sans vouloir lui jeter la pierre, car il y a peut-être des raisons conjoncturelles à cela, c'est que le traducteur n'a pas non plus compris. Et cela affaiblit considérablement la qualité du texte à l'arrivée : nous avons là une nouvelle forme d'entropie, mais cette fois ci, avec perte de sens et perte de qualité.

Différence entre traduction technique et traduction littéraire

Il est vrai que la tâche est particulièrement ardue. Il lui faut en effet, à ce traducteur, louvoyer entre deux difficultés. La question tabou en littérature, c'est de s'interroger sur ce que l'auteur a voulu dire. La littérature est une science des effets et ce sont ces effets que le traducteur littéraire doit s'attacher à reproduire.

Or, la question essentielle en technique consiste précisément à déterminer ce que l'auteur a voulu dire. C'est le "vouloir dire" dont parle Mme Durieux dans sa contribution. La traduction technique est une science des *intentions*. Il faut donc, pour être à la hauteur de l'interdisciplinarité dans ces romans, concilier des *a priori* opposés. Ici, ce n'est plus à un échiquier ou à un jeu de marelle que l'on pense : c'est à l'exercice du grand écart. C'est sans doute dans les questions de forme et dans le traitement de l'erreur qu'on distingue le mieux des enjeux de cette distinction.

Les questions de forme

Que faire des considérations stylistiques dans une traduction technique ? Ce qui importe, ici, c'est de s'exprimer dans une langue standard : la langue standard de l'industrie du textile, la langue standard de l'ébénisterie, etc. Mais cette langue a toujours ses règles et sa forme particulière. Ici, ce n'est pas l'auteur qui compte, mais la communauté des destinataires.

Au contraire, ce qui importe, en traduction littéraire, c'est de s'exprimer dans la langue de l'auteur. Comme le disent Marcel Proust et, à sa suite, Gilles Deleuze, écrire une oeuvre de fiction, c'est s'exprimer « *dans une sorte de langue étrangère*[3] *»* à laquelle seul l'auteur a été capable de donner vie. Lorsqu'on traduit Faulkner, ce n'est qu'accessoirement de l'anglais qu'on traduit, et c'est avant tout le style de Faulkner qu'il faut s'attacher à transposer. C'est l'importance donnée au texte qui l'emporte ici sur l'importance donnée à la langue.

Dans le contexte qui nous intéresse, le traducteur doit donc savoir à quel moment il doit s'exprimer dans la langue technique de référence, empruntée par l'auteur, et à quel moment il doit recourir à la langue propre à l'auteur. Travail d'équilibriste, parce que ces deux formes de difficulté se potentialisent, comme disent les médecins, c'est-à-dire que chacune a un effet multiplicateur sur l'autre.

Mais évidemment, les finalités d'un texte technique et d'un texte littéraire ne sont pas les mêmes. Pour paraphraser Le Corbusier, la technique, c'est pour une utilisation précise, la littérature, c'est pour émouvoir[4]. C'est pour cela que la note de bas de page - souvent suicidaire en traduction littéraire - est envisageable en traduction technique. Dans ces conditions, le même texte technique (c'est-à-dire appartenant à une sphère standard du langage) ne sera donc pas forcément traduit de la même manière dans une finalité technique et dans une finalité littéraire.

Le traitement de l'erreur en technique et en littérature

Le traitement de l'erreur, de l'inexactitude, de l'imprécision en donne une bonne illustration. Un traducteur technique qui découvre une erreur factuelle dans le texte

---

3 Marcel PROUST, Contre Sainte-Beuve, Gallimard, p. 303, Gilles DELEUZE et Claire PARNET, Dialogues, Paris, 1977, Flammarion, Gilles DELEUZE, Critique et Clinique, Les Editions de Minuit, 1994.

4 LE CORBUSIER [Charles Edouart JEANNERET, dit], Vers une Architecture, Crès et Cie, Paris, 1923. Nous avons utilisé l'édition Arthaud, Collection Architectures, Paris, 1990, 253 pages.

original se doit, ou bien de la corriger, ou bien de la signaler. Il a pour cela une bonne raison : il serait sans doute le premier accusé s'il la laissait passer et il n'a aucune envie d'endosser cette paternité.

On imagine au contraire ce qui se passerait s'il venait à l'idée du traducteur de Madame Bovary de corriger les erreurs grossières que commet le pharmacien Homais entre les degrés Fahrenheit et les degrés Celsius lors de la scène de l'auberge, ou de corriger les fautes de calcul du marin Starbuck au chapitre 99 de Moby Dick (1 doublon égale 16 dollars. Un cigare égale 2 cents, un doublon égale 960 cigares [en fait, 800]). En littérature, tout porte sens, même et surtout les erreurs - et le traducteur n'a pas le droit décider si ces erreurs sont intentionnelles ou relèvent d'une faute d'inattention ou d'une lacune de l'auteur.

Il en va de même pour les utilisations confuses du langage. Dans Pnin, de Nabokov, le professeur Pnin doit donner une conférence. L'hôtesse le présente dans les termes suivants : "*Tonight, [...] the speaker of the evening - This by he way, is our third Friday night; last time, as you all remember, we all enjoyed hearing what Professor Moore had to say about agriculture in China.* [...]" Ici, un traducteur technique chercherait à atténuer le ridicule, à remettre les idées en ordre, à supprimer les répétitions, etc. Un traducteur littéraire qui ferait de même aurait tout intérêt à changer de métier.

*
* *

Dans les trois formes d'interdisciplinarité que nous avons envisagées, on observe donc que la difficulté pour le traducteur consiste à mettre en oeuvre et à jouer de plusieurs points de vue à la fois afin de déterminer précisément la posture, l'attitude qui doit être la sienne face à un texte et à une catégorie de destinataires donnés. Au risque d'enfoncer une porte ouverte, cela va beaucoup plus loin qu'une question de mots.

Pour autant, le traducteur doit aussi savoir rester à sa place et ne pas en écrire plus qu'il ne s'en trouve dans le texte original. En effet, interdisciplinarité ou pas, le créateur n'est ni un créateur ni un artiste, mais plutôt un artisan, au sens du mot anglais *craftsman*, et le traducteur n'est certainement pas un artiste, sauf peut-être lorsqu'il s'appelle Baudelaire, Yourcenar, Gide ou Proust, mais là, on entre dans quelque chose de très différent.

Pour traduire dans le monde de l'interdisciplinarité, il faut donc de l'agilité, du jugement et de bonnes capacités de repérage dans l'espace. Il faut également savoir ce qui se cache derrière les images, et en particulier les métaphores, pour parvenir à les manipuler là où c'est nécessaire - c'est-à-dire surtout en traduction technique. Or, l'interrogation sur l'image étant un des thèmes majeurs de la littérature contemporaine, celle-ci peut l'y aider considérablement. Le traducteur doit savoir rester à sa place, mais rien ne lui interdit d'aller chercher son miel hors de sa propre discipline de spécialité. Cela aussi, c'est de l'interdisciplinarité.